

d'une haute muraille, dernière victoire de l'incendie, en découvre tout à coup les ravages, dans cette ruine immense, on a vu paraître la patrie blessée et l'armée désorganisée.

Depuis deux ans, c'est notre histoire. La révolte du Midi n'est qu'un épisode révélateur de l'universelle anarchie.

Il y a eu, à la Chambre, des séances plus agitées que celles où furent discutées les interpellations sur les événements de Narbonne et de Béziers ; il n'y en a pas eu beaucoup de plus profondément dramatiques, de plus fortement instructives. Dans les couloirs, les députés avaient lu les dernières nouvelles, la mutinerie du 17^e et les manifestations des coloniaux. Le mot de Rivarol obsédait ma pensée : " La défection de l'armée n'est point une des causes de la Révolution ; elle est la Révolution même."

L'âme éteinte de la Convention flottait dans la salle ; un moment, quand un député parla des départements fédérés, on eût vu l'ombre des Girondins passer dans l'hémicycle. Le président Brisson, d'une voix profonde, rassura l'assemblée par la vaine évocation de la " République indivisible." M. Clémenceau parut à la tribune, le visage accablé. Trente années de souvenirs paraissaient l'écraser ; peut-être songeait-il aux soldats du 88^e, levant la crose en l'air, le 18 mars, à Montmartre ?

Il parla. Jamais dictateur ne flétrit plus durement les séditions militaires et les révoltes civiles. Ce fut un transport. Les radicaux, le visage convulsé, tendaient leurs regards et leurs mains vers le vieux révolutionnaire, mué soudain, à leur profit, en gardien de l'ordre et de la discipline. Le secret de sa force se révéla : à cette heure, il incarnait vraiment le régime dont ces hommes sont nés et dont ils vivent ; on comprit pourquoi, après toute une vie passée à ruiner l'autorité, il était devenu leur maître impérieux : c'est qu'il soutient les décombres sur quoi ils sont assis.

Le grand Gorrès, au temps où ayant rompu avec la Révolution, il soulevait l'Allemagne contre Napoléon, faisait parler à son peuple l'empereur dont il prophétisait la chute : " Tu es moi : si tu crois pouvoir te passer de ma personne, mon esprit repose sur toi : un jour viendra où tu crieras vers moi pour que je t'aide! "

M. Clémenceau peut interpeller sa majorité du même ton. Elle est lui : il lui a promis de la libérer à la fois de ses deux épouvantes, l'Eglise catholique et la révolution sociale, et ce pacte les lie. L'Eglise est à terre : il n'y a plus qu'à la piétiner ; la révolution est en marche : on la fusillera. C'est toute la politique jacobine.

L'histoire en a, d'avance, écrit le destin : la révolution sociale, ministre mystérieux des châtements divins, sera l'inconsciente vengeresse de l'Eglise vaincue.

Cette page, de l'un des plus valeureux champions des droits de l'Eglise en France, est vraiment triste à lire et bien affligeante. On voudrait avoir à écrire tout de suite des choses plus consolantes. De fait, il y en a, et beaucoup.

— Je n'en veux citer qu'une. De mai à juillet 1907, on a compté vingt-quatre trains de plus que pour la même période, en 1907, qui ont amené à Lourdes des pèlerins. On chiffre à 900,000 le nombre de ceux qui vont à Lourdes chaque année, et cela augmente sans cesse.

Ah ! si l'on connaissait mieux en France le droit et la liberté !